

Recherches sociographiques



Gérard BERGERON, *Notre miroir à deux faces*; Graham FRASER, *Le Parti québécois* ; L. Ian MAC DONALD, *De Bourassa à Bourassa* ; Lysiane GAGNON, *Chroniques politiques*

Jean-Pierre Beaud

Volume 28, numéro 1, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056262ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056262ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaud, J.-P. (1987). Compte rendu de [Gérard BERGERON, *Notre miroir à deux faces*; Graham FRASER, *Le Parti québécois* ; L. Ian MAC DONALD, *De Bourassa à Bourassa* ; Lysiane GAGNON, *Chroniques politiques*]. *Recherches sociographiques*, 28(1), 121–125. <https://doi.org/10.7202/056262ar>

- Gérard BERGERON, *Notre miroir à deux faces*, Montréal, Québec/Amérique, 1985, 340p.
Graham FRASER, *Le Parti québécois*, Montréal, Libre expression, 1984, 432p.
L. Ian MAC DONALD, *De Bourassa à Bourassa*, Montréal, Primeur Sand, 1985, 270p.
Lysiane GAGNON, *Chroniques politiques*, Montréal, Boréal Express, 1985, 450p.

Dans un texte qui fut un temps souvent cité mais que la disgrâce de l'auteur doit avoir quelque peu disqualifié (« Lettre à Bloch »), Friedrich Engels présente deux grandes façons de lire l'histoire : une conception macroscopique, qui, chez lui, il est vrai, prend un tour plutôt scientifique (l'histoire se déroulant « à la façon d'un processus de la nature »), et une conception microscopique (l'histoire comme résultat « d'un grand nombre de volontés individuelles »). De ces deux conceptions, qu'il voit comme complémentaires, il privilégie, pour des raisons théoriques mais également pratiques (l'impossibilité de prendre en compte les innombrables forces se contrecarrant mutuellement), la première. Ce « groupe infini de parallélogrammes de forces », pour reprendre l'expression très « physique », très « mécanique » d'Engels, peut toutefois être ramené, selon certains, à une figure géométrique plus simple, à un ensemble plus limité d'éléments : il suffit pour cela de postuler, ce que feront par exemple les élitistes, que ce qui est déterminant dans l'histoire ce ne sont pas les forces de tous les individus, mais celles d'un petit nombre, les puissants. C'est cette dernière conception, peut-être dominante en histoire politique, que les auteurs des livres recensés ici ont choisie, volontairement ou non.

Gérard BERGERON, qui poursuit avec *Notre miroir à deux faces* la lecture de la vie politique québécoise et canadienne vue d'en haut (des leaders) commencée avec *Ne bougez plus !* (1968), s'en explique : « Cette dernière année, chez le même éditeur, j'avais publié un ouvrage d'interprétation analytique en termes de système : *Pratique de l'État au Québec*. C'est, cette fois, une explication personnalisée, en rapport aux deux grands acteurs historiques, d'un même phénomène global. » (P. 8.) La lecture proposée dans son *Miroir à deux faces* n'épuise donc pas l'objet à analyser : il y a place, ailleurs, pour une conception plus macroscopique, plus sociologique de l'histoire.

Graham FRASER, par contre, ainsi que L. Ian MAC DONALD, qui se donnent il est vrai des objets de moindre envergure (l'histoire du Parti québécois pour le premier, l'histoire du P.L.Q. « durant l'interrègne de M. Ryan » pour le second), ne s'encombrent guère de considérations méthodologiques et épistémologiques. Ayant à raconter l'histoire d'un parti, ils le font nettement (ce qui ne veut pas dire, et c'est bien là le problème, qu'ils aient nécessairement une claire conscience des implications d'un tel choix) en se concentrant sur le sommet de l'organisation, en lisant l'histoire « à travers le prisme » de ceux qui, dit-on, la font : les leaders.

La position de Lysiane GAGNON est un peu particulière. L'objet de ses *Chroniques politiques* c'est l'actualité politique au sens où l'entendent nos quotidiens, c'est-à-dire essentiellement un spectacle. Braquant sciemment son regard sur le spectaculaire de la vie politique, qu'elle alimente d'ailleurs, Lysiane Gagnon n'en est pas moins consciente des exclusions (les militants, les femmes, le monde ordinaire) qu'une telle polarisation implique. Elle oscillera, dans ses chroniques, entre le constat « réaliste » du caractère inévitablement (?) oligarchique de nos sociétés et l'appel de la nécessaire réduction des inégalités.

C'est donc une conception plutôt traditionnelle de l'histoire politique que retiennent les quatre auteurs. Un tel choix est questionnable (comme n'importe quel choix), mais pas nécessairement « condamnable ». L'histoire des « grands hommes » a longtemps été la seule enseignée et, si les écoles historiques modernes ont fortement ébranlé son monopole, elles n'ont pas enlevé tout intérêt au récit centré autour des grands personnages, surtout lorsqu'en sont bien marquées les limites. Après tout, si les puissants sont bien puissants, il est important de bien les connaître et de bien mesurer le pouvoir dont ils disposent. Ce regard fixé vers les sommets se légitime donc, même s'il est clair qu'en retour il légitime aussi, d'une certaine façon, ceux qui habitent ces sommets. Ce regard s'explique également par le fait que trois des quatre auteurs sont journalistes et que leur regard c'est peut-être surtout celui des médias.

Tout cela, cependant, n'excuse pas l'absence de références à d'autres lectures de la vie politique, à d'autres acteurs. Et c'est précisément sur ce point que les deux livres consacrés à nos deux grands partis provinciaux sont critiquables. De très nombreux adhérents (il y en a eu jusqu'à 300 000) et militants du Parti québécois, qui pourtant sont bien pour quelque chose dans les succès et échecs du parti, Graham Fraser ne parle guère. C'est un peu comme si l'objet « parti politique » se réduisait au fameux « cercle intérieur », comme si les luttes partisans n'étaient que des luttes entre élites. Que la base ait peu de pouvoir, qu'au contraire le chef en ait beaucoup, n'enlève rien au fait qu'existe bien quelque chose qu'on appellera militantisme et que toute étude d'envergure sur un parti devrait essayer de cerner. L'étude très riche de Graham Fraser est en fait, comme le titre original le laisse sous-entendre (*P.Q. René Lévesque and the Parti Québécois in Power*), une histoire des « sommets » du P.Q. et non pas véritablement une histoire du Parti québécois. Il est important de noter toutefois que, depuis le livre de Vera MURRAY (*Le Parti québécois : de la fondation à la prise du pouvoir*, Montréal, Hurtubise H.M.H., 1976), cette histoire se fait toujours attendre et qu'un des effets du travail minutieux de Graham Fraser sur les leaders du P.Q. pourrait être de rendre possible une telle étude. De la même façon, « le récit des tribulations du Parti libéral durant l'interrègne de M. Ryan et durant la campagne du référendum » (p. 11) que nous propose L. Ian Mac Donald est essentiellement l'histoire du leadership du parti. L'autonomisation de la fraction dirigeante est encore plus nette que dans le travail de Fraser. Des intérêts que le parti tend à prendre en charge, de son membership, Mac Donald ne parle tout au plus que très indirectement. Et pourtant, comme le rappelle Lysiane Gagnon, « la politique, avant d'être une affaire de tempérament et d'individus, obéit à certaines lois [...] dont la première est que les décisions reposent sur des intérêts » (*Chroniques politiques*, p. 200).

Les conséquences du choix d'une telle conception de l'histoire et de la politique valent d'être précisées. Tout d'abord, l'histoire d'un parti est ramenée essentiellement (chez Fraser et Mac Donald) à un combat entre individus ou petits groupes d'individus (les élites rivales). Quant à la vie politique, définie de façon fort classique comme celle « mettant en scène » leaders, députés, ministres, éminences grises, « hommes » forts, elle est vue comme une pièce de théâtre (Lysiane Gagnon), un jeu, voire une bataille impliquant généraux, armées et stratégies guerrières (Gérard Bergeron). Ces analogies entre le champ politique et les différentes formes de spectacles (le théâtre, le cinéma, le jeu, la guerre) sont suggestives ; encore faut-il qu'en soient bien indiquées les limites (ce que fait par exemple Gérard Bergeron) et qu'elles ne donnent pas l'impression de servir d'explication ultime. On trouvera, par exemple, chez Lysiane Gagnon, un nombre

important de chroniques (il faut que les titres « accrochent ») qui font référence à des images de nature à réactiver chez le lecteur un certain schème « explicatif » : « Le combat des chefs », « Ryan seul à la barre », « La partie de poker », « Une pièce bien répétée », « Le dindon de la farce », « Bataille de coqs », « Chassés-croisés », « Les jeux sont faits », « Rocky IV », etc. Il n'est pas sûr que de telles images soient toujours bien « contrôlées » et qu'elles ne donnent pas à trop bon compte l'apparence d'une explication. On peut, par exemple, s'interroger sur le recours d'à peu près tout le monde, y compris sans doute l'auteur de la présente recension, à la fameuse « théorie » du balancier (la deuxième partie du livre de Lysiane Gagnon s'intitule « Le balancier ») pour « expliquer » bien des phénomènes (retour à une certaine forme d'autorité dans les relations parents/enfants, à un certain conservatisme, au secteur privé, etc.).

Cette conception de l'histoire et de la politique conduit à accorder une grande importance aux interviews, aux déclarations des acteurs (Mac Donald), ce qui a pour effet de rendre les textes très vivants et « personnalisés », mais aussi de poser constamment le problème de la qualité des informations ainsi récoltées. Certes le contrôle des données est possible grâce à la confrontation des opinions d'acteurs différents, à la prise en compte de faits « objectifs » ; cependant, lorsqu'il s'agit de s'interroger sur les déterminants ultimes d'une conduite individuelle (problème que souvent évacue une sociologie moins « individualiste »), on en est réduit à postuler, faute de mieux, la sincérité de l'interviewé. Peut-on échapper aux rationalisations *a posteriori*, volontaires ou non ? Problème incontournable, comme on dit aujourd'hui ! Notons également que cette conception pousse à ne plus voir l'événement global (la crise, « le comportement » d'un parti...) que comme la somme des événements singuliers (la décision, le comportement de chaque individu). Cette conception individualiste, anti-holistique, semble particulièrement nette chez Mac Donald.

L'approche microscopique retenue par Fraser, Mac Donald, Bergeron (momentanément) et Gagnon (dans un bon nombre de chroniques) conduit à voir l'état actuel du monde comme le résultat d'une suite de micro-décisions prises par un nombre relativement réduit d'individus (ce qui est en amont étant, pour diverses raisons, ignoré), et à adopter parfois un raisonnement du type « Que ce serait-il passé si... ? », un peu comme quand, se penchant sur son histoire personnelle, on cherche à imaginer ce qui serait arrivé si on n'avait pas fait ceci, si on avait fait cela... Le problème est de savoir dans quelle mesure ce mode de raisonnement est transposable de l'individu à la collectivité.

Il faut également souligner la grande importance accordée par les quatre auteurs aux facteurs d'ordre psychologique. Ils développent tous les quatre, on y reviendra, de véritables portraits (physiques et psychologiques) des leaders de la vie politique québécoise et canadienne (c'est même un des objectifs premiers de la recherche de Gérard Bergeron), et c'est ce qui rend leurs textes très vivants et, pourrait-on dire, très « humains ». Graham Fraser et L. Ian Mac Donald, dont les objectifs sont à la fois plus modestes (ils ne travaillent que sur un parti) et plus larges (ils analysent un phénomène qui ne peut se réduire à l'élite du pouvoir) que ceux de Lysiane Gagnon et Gérard Bergeron, donnent cependant trop souvent à ces facteurs une place centrale dans l'explication. Le souci, de plus, qu'ils ont de tracer le portrait le plus précis possible des acteurs de la vie politique, leur « pointillisme », les amène à mettre sur le même plan la structure générale et le petit détail, ce qui a pour conséquence de noyer, de « banaliser » l'important. Ainsi on apprend, en lisant *De Bourassa à Bourassa*, que c'est le fils de Lucette Saint-Amand qui

avait trouvé le slogan de la campagne au leadership de Claude Ryan, « parmi une douzaine d'autres, au cours d'une soirée dans le sous-sol de la maison familiale, dans le nord de Montréal » (p. 67); que telle année « Claude Ryan passa le Nouvel An chez ses beaux-parents à Lévis » (p. 51); que le jour du référendum, les scrutateurs face à l'électeur Pierre Trudeau étaient « Mmes Delphine Flavelle et Lois Colon, représentant le Parti libéral du Québec, et un jeune péquiste du nom de Christian Côté » (p. 168); que Robert Bourassa était place Saint-Pierre à Rome (sur la septième rangée derrière les barricades) au moment de l'attentat contre le Pape (p. 232); etc.

« La politique, un monde d'hommes »? Ce constat, maintenant bien connu, est illustré de façon particulièrement nette par ces quatre textes sur la politique québécoise et canadienne. Des femmes en politique, en effet, il n'en est guère question dans trois livres sur quatre. Les portraits de leaders que nous proposons Bergeron, Fraser et Mac Donald, ce sont presque uniquement des portraits d'hommes. La vieille expression « hommes politiques » pour parler des leaders est peut-être donc encore celle qui s'applique le mieux à la situation actuelle, ou du moins à l'image qu'en donnent les observateurs. Car, pour Lysiane Gagnon, les choses ne sont pas aussi simples qu'elles le paraissent. Il y a certes une première raison fondamentale qui peut conduire à ne pas parler des « femmes politiques », c'est leur rareté au sommet. Ce fait objectif est incontestable, quoiqu'il devrait à tout le moins conduire également à parler de cette rareté, mais il n'explique pas tout. Quand les femmes accèdent au « top » niveau de la politique, on a également tendance, selon Lysiane Gagnon, à les oublier. Il y aurait donc une double censure : celle du système et celle, souvent non consciente, des observateurs du système.

C'est également chez Lysiane Gagnon que l'on retrouve l'esquisse d'une typologie des leaders politiques. Prenant en compte deux variables (c'est du moins ce qu'on croit déceler derrière ses portraits de dirigeants), l'adaptation de l'individu au système et la capacité d'aller à l'encontre des lois du système (de le subvertir), elle élabore en fait, sans vraiment le dire, cette ébauche de typologie. Il y aurait tout d'abord ceux qui s'adaptent au système, qui d'une certaine façon en sont de purs produits : c'est le cas par exemple de Brian Mulroney, sur la scène fédérale, et de Robert Bourassa et Pierre-Marc Johnson, sur la scène provinciale. Correspondant à l'image à la mode, ils savent, lorsque cela est nécessaire, s'adapter à un changement de mode : la souplesse est leur qualité principale. Vivant pour la politique, ils en connaissent les « lois » et en acceptent sans amertume les aléas. Il y aurait ensuite ceux qui sont mal adaptés au système, mais qui sont également incapables de le subvertir : c'est le cas, par exemple, de Joe Clark (au fédéral) et de Claude Ryan (au provincial). Ils peuvent momentanément correspondre à un état du système. Toutefois, leur manque de souplesse (Ryan), leur « mollesse » (Clark), leur naïveté (Clark et Ryan) les empêchent de « durer ». Il y a enfin ceux qui ne sont pas vraiment adaptés au système, mais qui sont capables de le subvertir. C'est le cas de Pierre Elliott Trudeau (au fédéral) et de René Lévesque (au provincial). Ce qui, pour d'autres ou dans d'autres circonstances, serait vu comme des défauts (l'arrogance de Trudeau, l'incohérence du comportement de Lévesque, leur individualisme, leur autoritarisme...) prend presque chez eux les allures de qualités : ce serait là, en somme, le propre des vrais grands leaders.

Je terminerai ces remarques en soulignant deux choses importantes. D'une part, les observateurs du Parti québécois (Lysiane Gagnon, par exemple) s'accordent pour souligner ce qu'on pourrait appeler les « effets pervers » des politiques du gouvernement péquiste. La Loi 101, par exemple, aurait eu pour effet de « sécuriser » la population

francophone, de désamorcer la question linguistique, qui est un des thèmes centraux du discours nationaliste, et donc, éventuellement — mais là il s'agit d'une thèse développée surtout dans certains milieux nationalistes — d'empêcher une polarisation en faveur du oui au référendum. De la même façon, la loi sur le financement des partis politiques aurait contraint le P.L.Q. à adopter une certaine transparence financière, ce qui, par la même occasion, lui aurait donné un visage démocratique et aurait ôté au P.Q. l'avantage qu'il possédait à ce chapitre. Loin de radicaliser les électeurs, les « bonnes » politiques du gouvernement péquiste auraient au contraire désamorcé le message central du parti. Si un parti « souverainiste » peut être un bon gouvernement dans un cadre fédéral, cela prouverait que ce dernier est loin d'être aussi rigide que le dit le P.Q. On pourrait peut-être même aller plus loin et suggérer que le discours du P.Q., comme d'ailleurs celui de tous les partis au pouvoir qui tentent de convaincre les électeurs de changer le système, est piégé. Si un gouvernement du Parti québécois réussit, s'il est considéré comme un bon gouvernement *provincial*, ne fournit-il pas des armes au système qu'il dénonce ? Si, par contre, il ne réussit pas, si ses objectifs ne peuvent être atteints, quand bien même ce serait par la faute du système, ne se disqualifie-t-il pas aux yeux de l'opinion ? En fait, le P.Q. serait, une fois au pouvoir, presque inévitablement engagé dans une logique de perversion qui veut que, quelle que soit la stratégie suivie, le résultat atteint n'est jamais celui espéré. Cela expliquerait, partiellement, l'inflation verbale qui le caractérise. Il lui faut en effet toujours préciser que « si ça va mal, c'est de la faute du système », « si ça va bien, c'est malgré le système ». (Je reprends ici, sous une forme un peu modifiée, des éléments d'analyse contenus dans mon texte « Discours des partis sur la crise et crise des discours partisans au Québec », dans : Gérard BERNIER et Gérard BOISMENU (dir.), *Crise économique, transformations politiques et changements idéologiques*, Montréal, ACFAS, 1983 : 429-438.)

D'autre part, et je ne l'ai peut-être pas suffisamment souligné, ces quatre textes, malgré leurs limites (et tout texte en a), apportent des informations et des analyses fort précieuses. Celui de Gérard Bergeron, par exemple, est une synthèse d'un nombre impressionnant de données concernant les leaders (Trudeau, Lévesque, Drapeau, et tous ceux de « moindre envergure »). Il devrait, comme on dit, faire autorité. C'est également le cas du livre de Graham Fraser sur le Parti québécois : la thèse principale (un gouvernement du P.Q. aussi décevant dans son deuxième mandat qu'imaginatif, constructif, « emballant » dans le premier) est classique mais bien étayée. Quant au livre de L. Ian Mac Donald, le plus faible selon moi, son prix tient surtout à la rareté du produit : il y a tellement peu de travaux sur le Parti libéral du Québec !

Jean-Pierre BEAUD

*Département de science politique,
Université du Québec à Montréal.*